

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 8 MARS 1884.

No. 12.

LE MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)
REVUE
des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:
Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 50
Le numéro, - - - - - 10
Europe, - - - - - 18 frs

LE JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE
Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:
Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 75
Le numéro, - - - - - 5
Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 8 MARS 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

LE BILLET DE LA CHÂTRE.

Maître La Châtre — un bon type —
Aimait la belle Ninou,
Qui s'était fait un principe
De ne jamais dire non.
Un jour, dans une querelle,
— Les jaloux ont tant d'esprit ! —
Il fit jurer à sa belle
Fidélité par écrit...
Le lendemain la folâtre
A son autre amant disait :
Ah ! le beau billet,
Le fameux billet,
Le charmant billet
Qu'a ce bon La Châtre !

Sur l'océan de ce monde
Le voyage est dangereux ;
Souvent la tempête y gronde ;
Les écueils y sont nombreux.
Dans sa naïve ignorance,
La jeunesse, avec transport,
S'embarque avec l'espérance
Au cœur pour tout passeport.
Mais le sort opiniâtre
Dit, préparant son sifflet :
Ah ! le beau billet,
Le fameux billet,
Le charmant billet
Qu'a ce bon La Châtre !

Vennor, le nouveau prophète,
Automne, hiver ou printemps,
A la foule satisfaite
Prédit beau temps, mauvais temps.
"Oui, dit-il, la chose est sûre,
Il fera beau ces jours-ci."
Et Jean, que cela rassure,
Délivré de tout souci,
Quitte les douceurs de l'âtre,
Et part pour un long trajet...

Ah ! le beau billet,
Le fameux billet,
Le charmant billet
Qu'a ce bon La Châtre !

Certain politique habile
A lancer son bouiment,
A la masse qui jubile
Parle de son dévouement.
Il va chasser la misère
Et ramener l'âge d'or :
On n'a qu'à le laisser faire,
Chacun aura son trésor.
Le peuple qui l'idolâtre
Fonde sur lui maint projet...

Ah ! le beau billet,
Le fameux billet,
Le charmant billet
Qu'a ce bon La Châtre !

Gratitude de ministres,
Promesses de députés,
Rayez ça de vos registres,
Ces bons ne sont plus cotés.
C'est la mode, chacun manque
A sa parole ici-bas ;
Et le pis c'est que la banque
Souvent n'y déroge pas.
Soyez bleu, rouge, ou grisâtre,
Méditez bien mon couplet :

Ah ! le beau billet,
Le fameux billet,
Le charmant billet
Qu'a ce bon La Châtre !

LOUIS FRÉCHETTE.

CHANT DU CLUB DE RAQUETTES "LE TRAPPEUR"

A. M. A. J. CORRIVEAU.

Sur notre sol l'antique drapeau blanc
Flotta longtemps pour la France si chère,
Et nos soldats ont prodigué leur sang
Pour conserver cette noble bannière.
Devant ces preux aux sublimes efforts
L'envahisseur subit bien des défaites,
Car nos aïeux avaient les jarrets forts,
Et savaient marcher en raquettes.

Alerte ! le trappeur
Sans reproche et sans peur !...
Mets ta tuque coquette,
Chausse ton soulier mou,
Et, par un froid de loup,
Vole sur ta raquette !

Le Parisien, qu'on n'a jamais surpris,
Sait chaque jour mille choses nouvelles,
Mais ne sait pas que dans notre pays
L'homme à ses pieds porte parfois des ailes.
Napoléon, qui triomphait partout,
Et qui comptait les jours par des conquêtes,
Aurait sauvé ses soldats à Moscou,
S'il avait connu nos raquettes. (Refrain.)

Le ciel de grands nuages est couvert ;
Il neige à flots, et le vent se déchaine ;
Dans le brouillard le voyageur se perd,
Et le coursier s'embourbe dans la plaine :
Nous, les *trappeurs*, nous narguons l'ouragan,
Nous parcourons des grands bois les retraites,
Nous poursuivons l'original et l'élan,
Montés sur nos frêles raquettes ! (Refrain.)

Lorsque dans l'air la rafale se tait
Et qu'au soleil le givre argentin brille,
Le *raquetteur* marche, d'un pas distrait,
Accompagné de quelque jeune fille :
Sur les coteaux, loin de tout indiscret,
Il est si doux de se conter fleurettes.....
Et bien souvent un mariage est fait,
Après une course en raquettes !

Alerte ! le trappeur
Sans reproche et sans peur !...
Mets ta tuque coquette,
Chausse ton soulier mou,
Et, par un froid de loup,
Vole sur ta raquette !

W. CHAPMAN.

CHRONIQUE

Nina, laissez-moi vous le dire, votre lettre ne vous fait pas honneur. Votre légèreté avouée est votre seule excuse ; mais, prenez garde ! vous êtes si légère, si légère, qu'un jour vous vous envolerez par-dessus les moulins. Votre papa me paraît être un homme de sens, vous connaissant bien ; je vous engage à lui montrer votre copie avant de l'envoyer au *Journal*.

Voyons, chère enfant, que signifie votre requête ? J'avoue pour ma part ne pas l'avoir comprise. Vous vous jetez à mon cou, moi, une inconnue ! Est-ce sérieux ? Pourquoi cette effusion que rien n'autorise ? Je n'aime pas à être embrassée par la première venue ; c'est malsain et malséant. Je n'ai jamais cru au coup de foudre, ni en amour, ni en amitié. Soyez moins expansive, même avec le gentil M. B***, surtout avec lui. Vous me semblez aller trop vite en tout ; dix-huit ans et avoir déjà passé le premier chapitre de l'amour ! Oh ! Oh ! Faire amende honorable, dites-vous, et pourquoi ? Pour une légèreté ! Croyez-moi, n'aggravez pas votre faute ; quand une jeune fille fait une..... erreur—notre galant collègue Touchatout dirait une bêtise—elle ne doit pas la souligner.

En voilà un qui sera heureux, votre grand Charles ! Commencer le mariage au deuxième chapitre et posséder une femme dont l'idéal est un jeune vieux qui vit avec des bêtes ! Faites attention, Nina, il y a loin entre une promesse et un mariage ! Charlot pourrait bien, si vous

continuez, vous envoyer causer avec le perroquet de Ludovic et vous chanter, au lieu et place de *Je l'aime quand même* :

Tu l'as voulu n't'en plains pas
Tire-toi de là comme tu pourras.

Et il aurait raison. Quant à moi, je suis trop vieille pour vos dix-huit ans ; mes conseils et mon expérience sont vôtres, mais conservons les distances que la nature a placées entre nos âges.

Tu l'as voulu, ça me rappelle cette chère Marie : Ange ou Démon ? Peu importe, elle me manque, qu'est-elle devenue, elle et sa légion d'amies défectueuses ? A-t-elle trop dansé ? C'est impossible ; elle est si parfaite ! Allons, chère Marie, un bon mouvement, reprenez la plume et narrez-nous quelques-uns des gentils défauts de vos excellentes compagnes.

Une poignée de mains !

Comment donc, cher confrère, avec plaisir, vous me paraissez un joyeux compagnon ; seulement vous portez un drôle de nom. Touchatout. Toucharien serait mieux. Ne touchez pas à Buies, c'est un simple d'esprit ! Ne touchez pas à Fréchette, c'est une idole ! Ne touchez pas aux médecins, aux avocats, aux notaires ! A qui voulez-vous que je touche ? A vous ? Non, merci ; les employés du gouvernement, j'en ai assez !

Vous êtes aux Postes ! allons, tant mieux, vous devez avoir du temps de reste et l'esprit en repos. Charmants ! ces employés, et aimables ! pour nous tout au moins. Avec leurs semblables, par exemple, c'est différent. Un homme se présente au guichet :

—Avez-vous une lettre pour M. Jean-Baptiste ?

—(D'un ton brusque) Non.

—Pardon, pourriez-vous me dire..... ?

—Bureau de renseignements au bout du couloir, à droite.

Avec les femmes, c'est tout autre chose. A peine le frou-frou d'une robe se fait-il entendre qu'une tête se présente au guichet :

—Avez-vous une lettre pour Maud ?

—(D'un ton doux) Non, madame.

—Pourriez-vous me dire..... ?

—Certainement, je vais faire des recherches....

—Non, je regrette de ne pouvoir vous renseigner exactement.

Tout miel ! ces messieurs.

Dites-moi, confrère, est-ce à lire des cartes postale que vous avez vieilli ? je n'en serais pas étonnée : cela doit être bien émouvant.

Ce que je reproche aux employés du gouvernement c'est une certaine fatuité. Vous, par exemple, Touchatout, vous connaissez la teinte exacte de vos cheveux ; en avez-vous beaucoup ? J'en doute ; on estime surtout ce que l'on n'a pas. Vous connaissez la couleur de vos yeux, le nombre de vos taches de rousseur. Le soir, vous devez vous mirer, en chantant vos louanges, comme la servante de Fra-Diavolo. Puis, oh ! que vous êtes bien homme ! vous ne savez pas si vous devez me faire la cour.....

pas encore..... plus tard ; c'est charmant ! c'est adorable ! c'est régence ! tout est rouge chez vous, même les talons !

Dans votre fatuité, vous ne prenez même pas la peine de lire les articles que vous critiquez. Bah ! une veuve de trente-quatre ans ! Vous dénaturez ma glissade ; j'y tiens à cette glissade, ne me la changez pas ; Armand était derrière et moi devant. Vous me la reprochez cette glissade pourquoi ? C'est sa faute. On ne déserte pas à l'heure du danger. Il y en avait, je vous l'assure. Son enfer, qu'en savez vous ? Armand était heureux : il ne comprenait pas. Ce n'était pas à moi à lui donner des explications. J'ai tout supporté, ses lubies, ses mauvaises humeurs, sa douane absorbante, comme vous le dites si bien, et je ne me suis jamais plaint ni à lui, ni à d'autres. Je l'ai aimé huit jours avant son départ, c'est vrai. Savez-vous pourquoi ? Parce que c'est le seul moment où il a varié son mouvement de pendule officiel, c'est la seule fois où il a été original. Vous devez être comme cela, vous ! Restez garçon, mon camarade ; dans le mariage il faut de l'activité, de l'imprévu ; les mouvements officiels et réglés d'avance n'ont pas de charme. Quant aux souvenirs vivants qu'il a pu laisser sur terre, ils n'ont rien à faire ici. S'il y a une mère derrière Maud, elle reste cachée ; inutile d'aller plus loin, vous ne me comprendriez pas, Touchatout le célibataire !

Pour un homme de lettres, employé aux Postes, vous n'êtes pas heureux, quoique sévère, dans vos critiques. Vous m'accusez de confondre la robe avec la toge. Voyons, cher confrère, distribuez vos lettres, annulez vos timbres, frisez votre blond ardent, mais ne faites pas l'érudit. La robe des avocats n'a jamais été une toge. Où avez-vous vu une toge avec des manches, avec des pièces et des plis de tablier de nourrice dans le dos ? La robe, c'est le nom réel et légal. Toge c'est un nom pompeux donné par quelqu'avocat rêvant à Cicéron. Savez-vous ce que c'est que cette robe ? simplement une modification de la robe du moyen âge. C'est une simarre et non une toge. C'est sous Louis XV que messieurs les avocats adoptèrent la robe et le rabat, laissant aux juges la simarre et la collerette. Voulez-vous des preuves que votre robe n'est pas une toge, ni pour les avocats, ni pour les juges ni pour les professeurs ; en voilà :

“ Les présidents reçoivent des robes de pourpre violette et le greffier une robe distinguée avec des bandes d'écarlate..... il fut recommandé aux avocats de plaider brièvement et honnêtement.”

Ceci se passait en l'an de grâce 1284.

Plus tard, Ménage s'adressant au Cardinal Richelieu, lui dit, parlant toujours des robins :

Tu méprises sans doute ces robes si viles.

Au fait, si la robe est une toge, on devrait dire noblesse de toge et non noblesse de robe. Collègue Touchatout, touchez à vos auteurs. Connaissez-vous l'étymologie du mot robe ? Non, vous ne touchez pas à ces choses-là ; elle vient de *raupa* ou *rouba*, latin barbare fait de l'Allemand et signifiant réellement vol, proie,

dépouille. Pas d'erreur possible, n'est-ce pas ? robe est le vrai nom.

Est-ce tout ? Je ne crois pas ; vous avez parlé de Jeanne d'Arc. Oui, Jeanne d'Arc s'est habillée en homme, savez-vous pourquoi ? Ne cherchez pas, vous ne trouveriez pas ; ce n'est pas dans vos habitudes. Elle s'est habillée en homme parce qu'elle était au milieu d'une légion de touche-à-tout. C'est elle-même qui l'a dit dans son procès :

“ Parce qu'il est plus convenable d'avoir habit d'homme étant entre les hommes que d'avoir habit de femme ”

Puis, quand ses bourreaux l'envoient à la mort, qu'elle ne craint plus rien sur la terre, elle demande des vêtements de femme ; elle veut mourir en femme ! Si chez vous le cœur est aussi ardent que le cheveu—vous reste-t-il encore un peu des deux—vous serez ému en lisant la sublime et simple réponse que fit l'héroïque fille à ce sujet. Il faut être femme pour en comprendre toute la beauté.

“ Puisque vous dites que vous portez habit d'homme par la Grâce de Dieu, pourquoi demandez-vous chemise de femme en article de mort ?

“ Il me suffit qu'elle soit longue ! ”

Cherchez, fouillez l'histoire et dites-moi, cher collègue, si jamais femme a plus honoré son sexe que Jeanne d'Arc, même sous ses habits d'homme ! Moi, je la vénère, cette martyre qui sera certainement canonisée ; je la vénère, car c'est à elle que nous devons, nous qui sommes Anglaises, d'être restées Françaises.

Vous parlez également de George Sand ; vous avez tort. George Sand, quand elle s'habillait en homme, n'était plus une femme de lettres, mais bien un homme de lettres, s'habillant en homme de lettres pour vivre avec les hommes de lettres, comme Jeanne d'Arc s'habillait en soldat pour vivre avec les soldats ; Toujours la théorie des touche-à-tout.

Vous avez même parlé des Chinois, mais vous auriez dû en parler pour me donner raison et non pour me critiquer. Les Chinois portent la robe, c'est vrai, mais c'est le petit nombre ; c'est l'aristocratie et tout ce qui tient à la race des conquérants ou qui s'en rapproche par le génie ou le talent ; le peuple, lui, comme vous, porte l'inexprimable. Vous le voyez, toujours la suprématie de la robe.

Décidément, collègue, vous n'êtes pas heureux dans vos citations. Quant à la queue, encore une erreur : celle des Chinois est vraie, elle tient. Les nôtres sont mobiles ; la mode le veut ainsi depuis que les Carthaginoises ont donné les leurs pour sauver la flotte. La queue des Chinois est un signe de servitude. La nôtre est un signe de puissance ; avec un seul de ses cheveux collé au bout de votre nez, nous vous faisons faire le tour du monde !

Tiens, je parlais de Marie, tout à l'heure. Vous pourriez la remplacer ; vous êtes dans le mouvement. Vous aussi, vous m'envoyez à l'église. Un employé des Postes ! Franchement

est-ce croyable ! Occupez-vous de votre propre salut. Ce n'est pas, certes, à fréquenter les églises que vous êtes devenu mûr avant l'âge. Soignez votre âme, affichez moins votre piété ; méditez le Chapitre VI de l'Évangile selon Saint-Mathieu, et laissez-moi entre les mains de mon directeur. J'y suis mieux, je vous l'assure, qu'entre les vôtres. Vous parlez beaucoup mais vous agissez peu. Vous me conseillez de demander à Armand quatre cents piastres pour les pauvres : merci, je n'en veux pas de cet argent-là ; il doit brûler les doigts et sentir le soufre. J'ai une proposition à vous faire. Vous avez de l'argent à ne savoir où le mettre, un salaire de huit cents et de mille l'an prochain. D'autre part vous êtes sûr que j'ai un carnet de jeune fille et vous mourez d'envie de le connaître. Topez-là ! il est à vous. Attendez ; j'entends il est à vous, si vous donnez quatre cents piastres aux pauvres. Voyons, un bon mouvement ; vous l'avez dit, vous êtes chrétien sans forfanterie et sans fausse honte. Un vrai et bon chrétien est charitable, et il doit son superflu aux malheureux. Vous cherchez un placement pour vos mille piastres ; rappelez-vous que ce lui qui donne aux pauvres prête à Dieu. Au reçu de votre chèque vous aurez mon carnet.

* * *

Un mot de remerciement à l'aimable correspondant qui a signé Laërte. J'ai réellement cru bien faire en écrivant ma dernière chronique. Pourtant je sais aujourd'hui combien elle a soulevé de colères et de haines. Pourquoi ? Est-ce que réellement le proverbe "il n'y a que la vérité qui offense" serait vrai ? Cet article, j'en ai entendu tellement parler, que j'en ai rêvé. Des rêves entremêlés d'avocats ! de vrais cauchemars ! Jugez-les vous-même, mon cher Laërte, par celui que je vais vous conter :

La scène : la Cour du Recorder. Le procès : le même que celui dont j'ai raconté les péripéties. Le Conseil de l'Ordre des avocats, ému par ma chronique, s'est rendu en corps à la Cour afin de juger des faits par lui-même.

Le juge entre. Derrière lui des ombres, des spectres, portant la robe d'avocat, se glissent silencieusement et vont s'asseoir sur les bancs, restés vides, du public. Le Conseil de l'Ordre s'incline respectueusement devant ces fantômes : c'est lui qui les a évoqués ; il a voulu, ce Conseil, avant de prononcer son jugement, s'éclairer de l'opinion des grands maîtres passés du barreau français. La cause commence : elle se déroule, les fantômes s'agitent ; leurs faces livides s'animent ; leurs yeux brillent d'indignation. L'un d'eux, le premier entré, celui qui semble être leur chef, appuie les coudes au dossier qui se trouve devant lui, se cache le visage dans les mains et pleure.

La cause est finie. Le bâtonnier se lève, s'incline devant ces représentants de tout ce qui fut grand, de tout ce qui fut héroïque, de tout ce qui fut honnête, de tout ce qui a été, est et sera la gloire des barreaux français, et dit :

— Maîtres que décidez-vous ?

Le chef se dressa lentement de toute sa hauteur ; c'était un vieillard, à la taille élevée, à la

figure noble : tous le reconnurent, et son nom courut de bouche en bouche : Berryer ! c'est Berryer ! Lui, n'entendant rien, ne voyant rien, le regard perdu dans le vide, et comme cherchant au loin des consolations, pleurait, pleurerait silencieusement ! Soudain sa figure change, son œil lance des éclairs, et le tribun montrant d'un geste les avocats.....

Pan ! Pan ! Je me réveille en sursaut ; j'ai dormi tard et le facteur, c'est peut-être mon confrère Touchatout, me tire de mon rêve en apportant mon courrier.

Il est là, je vais le lire et je vous en reparlerai dans une quinzaine.

MAUD.

P. S.—Je suis forcée, à mon grand regret, de remettre à une autre chronique ma réponse à Bozart ; j'espère qu'il m'excusera. C'est la faute de Touchatout et non la mienne.

LES QUINZE ANS DE MA JEUNE AMIE.

20 Fév 1884.

Ma chère M****,

Pour l'anniversaire de ta naissance je t'ai promis quelques lignes ; je ne reprends pas ma parole, mais elle me jette dans un cruel embarras. Que veux-tu que je te dise que tu ne saches déjà ? Un jour de fête, on aime les surprises, et moi, pauvre déshéritée, je n'en ai aucune à te faire !

En revanche, je vais essayer de t'être aimable, au moins aujourd'hui, et pour mieux y réussir, j'ouvre mon cœur à deux battants. Pardonne-moi ; tu le connais d'avance, sa naïveté est parfois touchante.

Ma bonne amie, quinze printemps couronneront ton front et apporteront à ton esprit avide tout un monde d'idées inconnues. Au seuil de la vie seulement, une nouvelle phase t'ouvre ses portes enchanteresses et ton imagination vive se plaît à la voir toute parsemée de fleurs. Prends garde ! l'épine se cache sous la rose.

Oh ! enfant, détourne plutôt ton regard de ce sentier, où la jeunesse folle s'en va se précipiter aveuglément, et repose-le sous le toit béni de ton enfance, dans ce milieu où tu vis innocente et heureuse, puisque ces deux termes s'appellent. Concentre là toute ton affection, ferme l'oreille à la joyeuse fanfare du monde et jouis, auprès de ceux qui t'aiment tendrement, des plaisirs encore naïfs de tes quinze ans.

Quinze ans ! Bel âge ! Que de fois, au milieu de mes rêves les plus chers, les plus saints, n'ai-je pas souhaité ton retour aimé ! A vingt ans, le regretter déjà !... Oh ! que ne dures-tu plus longtemps !... Comme la fleur délicate que nous cueillons le matin et qui, le soir, a perdu sa fraîcheur, tu meurs entre nos mains, nous donnant à peine le temps de garder le parfum de tes joies courtes, mais heureuses, de tes bonheurs purs et enfantins.

Pourquoi vieillir ? Pourquoi acheter si cher les jouissances d'un autre âge ? Pourquoi connaître l'amertume des larmes et ce qu'elles coûtent ? Pourquoi ?...

Amie, veux-tu savoir pourquoi ?

C'est qu'ici-bas personne n'est exempt des déceptions d'un monde fascinateur, et chacun voit saigner son cœur, plus souvent qu'à son tour, sous les chagrins que causent les injustices, le désenchantement, les passions enfin ! Et ballotté sur ce vaste océan du monde, heurté et déchiré par chacun de ses récifs, le cœur voit le vide se faire autour de lui, *il sent le froid,— il vieillit !*

Chaque chose a son temps : tout passe, tout s'use !

Tout s'use ?... que dis-je ? Il est une chose qui ne saurait passer, un flambeau qui ne saurait s'éteindre, et c'est dans un bon cœur que se trouve cette flamme qui brûle toujours sans se consumer jamais, pure et sainte comme au premier jour. Si Dieu lui a donné une place plus particulière encore chez le sexe faible, c'est que dans les mains de la femme l'amitié devait se transformer en une larme délicate, habile, ingénieuse, et celui-là seul qui en a senti la douce influence, peut dire la bienfaisante joie qu'elle prodigue à ses favorisés.

En effet ne va-t-elle pas jusque dans les replis du cœur chercher la cause du chagrin qui le mine ? N'a-t-elle pas un baume pour chaque plaie, un mot pour toute douleur ? Sa main n'est-elle pas toujours tendue vers ce qui souffre ? N'est-ce pas encore l'amitié qui laisse sortir de ses lèvres des paroles qui, tombant sur le cœur désespéré, lui rendent toute sa foi ?

Amie, jeune encore, tu peux jouir de tous les bienfaits qu'apporte, jusqu'au déclin de l'âge même, une bonne et sainte amitié. Plus tard tu donneras ton cœur : c'est le rêve de toute jeunesse ; à cette époque de la vie l'amour semble si belle chose ; mais, quoiqu'il arrive, quel que soit le sort que l'impitoyable destin te réserve, fais toujours largement la part de l'amitié : c'est le secret du bonheur, crois-moi.

Et lorsque, courbée sous le poids des années, te repliant sur toi-même, si la mémoire du cœur te ramène jusqu'à tes quinze ans, tu comprendras peut-être que mon cadeau le moins agréable aujourd'hui, n'est pourtant pas le moins utile.

C'est le souhait de ton amie, *vieille d'expérience*, et tu sais s'il est sincère.

HERMANCE.

NOUVELLE

UN MARIAGE PAR VENGEANCE

Connaissez-vous Esprit Tranchemontagne, un gros entrepreneur de notre ville ? Si oui, vous savez qu'il a une fille ; si non, je vous l'apprends. Quand je dis qu'il a une fille, je veux parler de son aînée, bâtie à coups de printemps — dix-huit tout au plus — et puis jolie... à faire rêver les gens sans sommeil !

Esprit Tranchemontagne, qui est un homme tout rond, sans manières, avoue que de tous ses chefs-d'œuvre le plus beau encore est sa fille. Ce diable d'homme ne procède que par comparaison. Il aime à répéter, passons-lui ça, que

dans le temps il était dans toute la plénitude de son talent.

Et pourtant Suzanne n'est pas une enfant gâtée; elle est plus jolie que capricieuse, et ceux qui n'osent pas l'appeler un petit diable rose l'appellent un ange.

La voyez-vous d'ici? Elle est plutôt grande que petite. Une taille à tenir dans un pied de roi. Des joues roses, des yeux bleus—deux fenêtres ouvertes sur le firmament—et pardessus tout cela un amoncellement de cheveux blonds d'une hauteur étourdissante.

Le père étant riche et la fille jolie, les admirateurs sont nombreux. Vous dire si ça papillonne, si ça *flirte*! Que de fadeurs, que de compliments débités! Mais Suzanne est une maîtresse jeune fille, elle écoute tout... et ne retient rien.

Je vais vous dire la vérité: ces amateurs de flamme la font sourire. Elle tient du père; toutes ces manières de petits marquis de comtoirs ou de vicomtes de la Banque d'Epargne la laissent froide. Elle préférerait tout bonnement un brave garçon qui lui dirait: Mademoiselle, vous êtes belle et je vous aime. Au moins elle saurait à quoi s'en tenir et pourrait répondre: Eh bien, Monsieur, puisque vous m'aimez demandez ma main à mon père.

Mais ne vous risquez pas à aller faire cette demande; il est trop tard. Suzanne se marie dans un mois. J'aurais dû, peut-être, commencer par vous le dire au lieu de vous faire venir l'eau à la bouche; mais on ne pense pas à tout. Parole, notre belle fille se marie...—Mais alors elle a trouvé un brave garçon qui lui a dit: Mademoiselle, vous êtes belle et...—Oui et non, c'est tout une histoire, et comme vous aimez les histoires, je vais vous conter celle-là.

Figurez-vous que, l'autre jour, Esprit Tranchemontagne rentre à la maison tout joyeux.—Suzanne, nous as-tu fait préparer un bon souper?

J'avais oublié de vous dire que Madame Tranchemontagne étant allée dormir du sommeil des justes depuis bientôt trente mois, Suzanne avait la haute main sur toutes les affaires de la maison.

—Certainement, petit père... Mais vous paraissez bien gai?

—Gai, gai, je le crois bien, j'ai le droit de l'être. Sais-tu que je t'ai trouvé l'homme de mes rêves pour mari?

—Pour mari? Vraiment, papa? Contez-moi cela. Je n'étais pas pressée, mais enfin si c'est quelque chose d'extra...

—Écoute plutôt. Je vais te lire cette lettre que je viens de recevoir de Chicago. Elle est de ce cher Dandurand, qui a bâti tous les grands blocs de briques de l'avenue Wabash, les plus beaux de la ville, des merveilles, quelque chose dont tu ne peux te faire une idée. Ah! pour un entrepreneur, voilà un entrepreneur!...

“ Mon cher ami,

“ Décidément les affaires vont mal; la brique augmente, la pierre est hors de prix, la main-d'œuvre nous ruine. Les architectes nous font

tirer la ficelle. Plus un *nickel* à gagner! Je prends le parti de me reposer pendant un mois et je choisis ce moment pour venir vous parler de futilités. Vous vous rappelez mon garçon Gustave, vous l'avez vu l'année dernière, lors de votre passage ici. Eh bien, l'idée m'est venue de le marier. D'après le portrait que vous m'avez fait de votre fille, je crois qu'il se contenterait volontiers de Suzanne.

“ Elle doit avoir dix-huit ans, lui en a vingt-quatre, c'est le bon moment. Qu'en dites-vous? Si oui, télégraphiez-moi et je vous envoie le sujet. Vous mènerez les choses rondement; des enfants d'entrepreneurs n'ont pas de temps à gaspiller.

“ A vous de cœur et de métier,

“ JOSEPH DANDURAND.

“ P. S.—Tâchez donc de m'envoyer deux ou trois bons *foremen*, des Canadiens.”

—Eh bien, mon père, qu'est-ce que vous allez faire?

—Comment, qu'est-ce que je vais faire? Mais c'est fait, mon enfant, c'est fait. J'ai télégraphié immédiatement: envoyez! Et dire que pour ce seul mot j'ai payé autant que pour dix..... quel profit elles font ces compagnies de Télégraphe!

—Ma foi, mon père, vous avez bien fait. Vous m'aviez déjà souvent parlé du fils de votre ami. Il a de bonnes manières, un avenir assuré, un physique agréable, je ne puis demander mieux. Ne m'avez-vous pas dit qu'il avait même passé deux ans à Paris..... alors, il doit être presque parfait, ce jeune homme?

—Suzanne, c'est le fils d'un entrepreneur; il va épouser la fille d'un entrepreneur, qu'est-ce qu'on peut demander de plus? Une Tranchemontagne vaut un Dandurand. Son père a bâti des blocs à Chicago, moi, j'ai bâti des églises au Canada. Nous nous valons.

Huit jours plus tard un jeune homme, qu'à son apparence on prenait de suite pour un étranger, sonnait à la porte de la maison Tranchemontagne, il donna sa carte et fut introduit au salon. Quelques instants après Esprit Tranchemontagne faisait son apparition.

ESPRIT.— Mon cher monsieur, je n'ai pas mes lunettes, mais je crois voir par votre carte que vous êtes M. Gustave. Soyez le bienvenu. Comment va ce cher Dandurand, il prend des vacances m'a-t-il écrit?

GUSTAVE.— Merci monsieur, je l'ai laissé bien portant et prenant du repos..... mais, Mademoiselle votre fille est-elle en bonne santé aussi?

ESPRIT.— Certainement, c'est jeune, ça se porte toujours bien. Je l'ai fait prévenir..... la voici. Ma fille, je te présente M. Gustave. M. Gustave, ma fille Suzanne.

GUSTAVE.— Mademoiselle, veuillez croire que j'éprouve un bien grand plaisir à faire votre connaissance.

SUZANNE.— Monsieur je suis également charmée de vous voir, (à part) comme il a l'accent français, (haut) vous avez fait un bon voyage, un peu fatiguant peut-être?

GUSTAVE.— Le voyage a été bien agréable, je vous l'assure, mademoiselle. Pourquoi a-t-il fallu que cette mort à l'hôtel, une heure après notre arrivée.....

ESPRIT.— Ne parlons pas de mort. Un voyageur peut aussi bien mourir à l'hôtel qu'ailleurs. Il lui a peut-être plu à ce pauvre monsieur de pousser son voyage plus loin. Chassez ces idées noires.

GUSTAVE (tout interloqué).— Je comprends, mon cher monsieur, que ce n'est pas bien gai, mais il faut pourtant que j'accomplisse ma mission et vous apprenne la mort de mon ami Gustave Dandurand.....

LE PÈRE ET LA FILLE.— Comment?.....

Coup de théâtre! Enfin, on arrive à se comprendre. Le visiteur est un nommé Gustave Durand, de Paris, qui fait son tour du monde. Il était à Chicago il y a huit jours et se trouvait l'hôte de Dandurand père, en sa qualité d'ami du fils qu'il avait connu à Paris, et aussi comme unique rejeton d'un grand entrepreneur parisien. Ayant appris que Dandurand fils se rendait à Montréal pour le bon motif, il avait résolu de l'accompagner. Le voyage s'était fait heureusement. Mais voilà qu'arrivé au *Windsor*, Gustave Dandurand, soit excès de fatigue soit excès d'émotion, se laisse mourir de la rupture d'un anévrisme. Notre Parisien, bien embarrassé, prend conseil des autorités et expédie le cher défunt à Chicago. Quant à lui, son devoir est tout tracé; il reste à Montréal et va annoncer à la famille de la future la triste nouvelle. Mais l'homme propose et les lunettes disposent. Esprit Tranchemontagne, qui avait oublié les siennes, lit mal le nom, se trompe et prend le vivant pour le mort!

Prendre un Parisien bien vivant pour un mort de Chicago, c'est là une erreur impardonnable. Gustave Durand a ressenti l'injure et s'est vengé à sa façon. Dans un mois, comme je vous l'ai dit, il épouse Suzanne. Vengeance bien douce, n'est-ce pas?

TOUCHATOUT.

MON ADORATION

Qu'il est beau, ce cher Raoul! Ses yeux me paraissent un reflet du ciel, et son sourire exprime une douceur vraiment angélique. Il me semble que tout le monde doit l'aimer, et moi, je l'adore.

Mon bonheur est d'être près de mon chéri pour lui prodiguer mes caresses et recevoir les siennes. Mes rêves d'avenir sont pour lui. Sa vie fait pour ainsi dire partie de la mienne. C'est ainsi que l'affection peut confondre deux existences unies par les liens les plus chers.

Si dans un baiser affectueux je lui exprime tout mon amour, il répond à ma tendresse dans ce langage muet qui pénètre presque à l'âme, en y versant la plus douce ivresse. Ce sentiment ne ressemble pas à un autre amour. Mon âme avait éprouvé déjà de ces ravissements qui font aimer la vie, mais un rayon divin d'un ciel alors inconnu devait me dévoiler ce mystère de l'âme qui me ferait sacrifier ma vie pour

défendre mon amour, mon Raoul. Cet amour, qui naît dans la douleur, fait braver la mort. Je suis pourtant faible et timide ; ce sentiment, qui absorbe toute mon âme, inspire la douceur et la tendresse comme la rose répand un parfum doux et suave ; mais si on menaçait mon idole je le défendrais comme une lionne.

Mais laissons là ces cruelles hypothèses pour la douce réalité ; car mon Raoul est ici, près de moi, et son ravissant sourire remplit mon cœur de la plus pure volupté. D'une main je le presse sur mon cœur, de l'autre je trace sur le papier cet ineffable délire de l'amour. Il me paie de tendresse et croise ses deux bras autour de mon cou, comme s'ils étaient des liens qui nous rendent inséparables. Il me recherche sans cesse et je ne le repousse jamais.

Toutes feraient comme moi à ma place, je crois. Il est si gentil, si beau même et si caressant ! il m'aime tant que je dois l'adorer ! Oui, c'est mon adoration, et je ne crains pas de le dire.

Tiens ! dans mon entraînement j'oubliais de le présenter à mes lecteurs. Mon beau Raoul, c'est mon gros bébé : il a douze mois révolus.

GEORGE LINE.

UN DUEL ET SA PUNITION

Un riche célibataire de la Nouvelle-Orléans ayant gagné un procès très important, célébrait cet heureux événement par un déjeuner, auquel il avait convié ses avocats, ses témoins, et quelques amis.

Les convives, tout en dégustant les mets recherchés et les vins de choix qui leur étaient offerts, faisaient à leur hôte les éloges dus à l'excellence du menu comme à l'habileté de son chef de cuisine, et le félicitaient chaudement sur l'heureuse issue de son procès.

C'était une joyeuse réunion.

On parla théâtres, politique, affaires en général, mais la conversation eut pour principal sujet les causes célèbres, avec les circonstances et les crimes qui les avaient précédées et motivées.

A ce propos, M. Dupertout, vieillard de soixante-dix ans — un bel âge qu'il portait très gaillardement du reste — rappela un fait qui s'était passé plusieurs années auparavant.

Il s'agissait d'un détournement de fonds qui aurait certainement mérité à son auteur une condamnation très sévère, si des amis riches et influents n'avaient pas étouffé l'affaire.

Là-dessus, un des messieurs — un jeune homme — lui dit :

— Monsieur, celui dont vous parlez était un ami de mon père, et il n'a jamais été coupable d'un tel crime.

— Oh ! mon cher M. Calpremar, reprit le vieillard, j'en suis fâché pour l'ami de votre père et pour vous, mais, parmi les hommes de mon âge, je pourrais vous citer dix témoins de la vérité de ce que j'avance.

— Et moi, je vous affirme le contraire ; celui que vous accusez est mort entouré de l'estime de tous.

— Parce que son crime n'a été connu que d'un petit nombre. Ses amis ont payé pour lui.

— C'est une calomnie.

— Eh non ! ce n'est qu'une médisance. Vous savez bien, du reste, qu'il est mort en Italie.

— Où les médecins l'avaient envoyé pour rétablir sa santé.

— Où sa famille l'avait expédié pour le mettre à l'abri des suites de cette mauvaise affaire.

— Vous faites erreur, Monsieur, je vous l'assure.

— Ah ! vous m'agacez à la fin, monsieur. Je ne vous blâmerais pas de défendre la mémoire cet homme, mais il ne faut pas nier ce que vous savez parfaitement être vrai.

— Alors, j'ai menti ?

— Qui le sait mieux que vous ?

— Monsieur, vous me rendrez raison de cette injure.

— Monsieur, je suis à vos ordres.

Le déjeuner, si gaiement commencé, se termina tristement et brusquement à la suite de ce malheureux incident.

L'amphytrion, désolé, voulut faire entendre quelques paroles de conciliation, mais ce fut inutile. Inutiles également furent les efforts des convives, pour calmer, les uns M. Dupertout, les autres M. Calpremar.

On insistait surtout auprès de ce dernier, parce qu'on le soupçonnait de n'avoir pas été entièrement de bonne foi dans l'altercation, et de s'être oublié au point d'affirmer un fait dont il n'était pas très certain. De plus l'âge de son adversaire, et le malheur qu'il avait eu de perdre le bras droit — il avait été obligé de le faire amputer à la suite d'une blessure reçue à la guerre, — auraient dû lui inspirer plus de modération.

Mais il ne voulait rien entendre, pas même le conseil de céder au vieillard le choix des armes ; il exigeait de lui des excuses formelles que M. Dupertout se refusait à faire, parce qu'il n'avait fait, disait-il, que raconter une chose absolument vraie.

Malgré tous les efforts de leurs amis, ils échangèrent leurs cartes et le soir même leurs témoins arrêtaient les conditions du duel qui eut lieu le surlendemain.

Un médecin bien connu de la Nouvelle-Orléans, le Dr Céran, était un des témoins de M. Dupertout. Il fit tous ses efforts auprès de ceux de M. Calpremar pour faire choisir le pistolet, ce qui aurait à peu près égalisé les chances entre les deux adversaires, mais le jeune homme ne voulut céder aucun de ses droits et il avait décidé qu'il se battrait à l'épée.

Le vieillard fut tué sur le terrain.

L'indigne conduite de M. Calpremar lui fut tellement reprochée par ses amis qu'il se brouilla avec plusieurs d'entre eux. D'autres lui pardonnèrent, du moins en apparence, mais ce fut par considération pour sa charmante femme, jeune orpheline appartenant à une famille très distinguée, qu'il avait épousée quelque temps auparavant.

Une autre punition lui était réservée.

Il était dans le commerce, et ses affaires

avient été jusque-là excellentes ; mais la chance sembla peu à peu l'abandonner. Des opérations maladroites, des spéculations malheureuses, diverses circonstances particulières, enfin, diminuèrent de beaucoup sa fortune et ruinèrent son crédit.

Le chagrin altéra sa santé, même sa raison ; le vide se fit vite autour des malheureux. Quelques années après le duel, la société élégante de la Nouvelle-Orléans avait oublié jusqu'au nom des Calpremar.

Une vingtaine d'années plus tard, le Dr Céran, dont la réputation était faite comme l'un des plus savants membres de la profession médicale, mais qui était demeuré extrêmement modeste dans ses goûts et dans ses habitudes, était un jour dans une des voitures du tramway de la ville. Il allait visiter un malade dans un quartier éloigné. Près de lui était assise une femme dont la figure le frappa comme ne lui étant pas inconnue. Le chagrin semblait l'avoir prématurément vieillie, un air de tristesse, d'affaissement, une extrême maigreur, une pâleur maladive, des yeux abattus que les larmes devaient avoir creusés, enfin des cheveux presque blancs, un observateur — et surtout un médecin — ne pouvait s'y tromper.

Le docteur la regarda plusieurs fois, en se demandant s'il était dupe de quelque ressemblance, et il était décidé à ne pas se séparer d'elle sans s'assurer si sa mémoire le trompait ou non.

L'occasion favorable qu'il désirait se présenter ; les passagers quittèrent la voiture les uns après les autres, et le docteur se trouva seul avec la triste voyageuse.

Alors il ôta respectueusement son chapeau et lui dit :

— Je vous demande pardon, madame, de vous adresser ainsi la parole, mais je suis le Dr Céran, et je crois voir en vous soit une ancienne connaissance, soit une ressemblance avec quelqu'un que je connais.

— Je suis pour vous une ancienne connaissance, docteur, et je vous ai reconnu de suite lorsque vous êtes entré dans cette voiture — Je suis la veuve de Justin Calpremar.

— La veuve..... de Justin Calpremar — Est-ce possible ? Oh madame !

— Je suis bien changée n'est-ce pas ? A quarante ans je suis une vieille femme.

— Et lui, madame, depuis quand..... ?

— Il est mort il y a cinq ans. Et quelle mort, mon Dieu !

Et la malheureuse femme éclata en sanglots.

Le docteur attendit en silence que cette explosion de douleur se fut calmée. Quand la pauvre femme put essuyer ses larmes, il lui tendit la main. Elle y plaça la sienne en murmurant un remerciement pour ce geste sympathique, plus éloquent que bien des paroles, puis elle lui dit :

Docteur, ce duel a été une malédiction pour nous. J'en avais été alors profondément affligée ; malgré l'amour que j'avais pour mon mari je voyais qu'il avait eu grand tort de se battre

avec un vieillard, d'autant plus que ce vieillard était infirme. Mais ce ne fut que plus tard, lorsque Justin, malade et presque fou, me fit les plus tristes confidences, que je vis à quels remords son âme était en proie, et quelle influence terrible ses souvenirs avaient sur son esprit.

A ma prière, il abandonna les affaires, réalisa le peu qui nous restait et consentit à quitter la ville, à vivre solitaire à la campagne.

J'avais conservé quelques relations avec des amis de pension; l'une d'elles me demanda un jour une recette pour les confitures d'oranges. Je lui offris d'aller les faire avec elle, afin qu'il n'y eût pas d'erreur possible. Elle parut enchantée de cette proposition, et tandis que nous travaillions ensemble, elle fut si aimable, si bonne pour moi, que je lui racontai ma triste histoire. Je ne lui cachai pas que je me voyais presque réduite à la misère et que je désirais ardemment trouver une occupation qui me permettrait de subvenir à mes besoins et à ceux de mon mari, qui était incapable de travailler.

Mon amie me témoigna beaucoup de sympathie; nous causâmes longuement, et après plusieurs suggestions que je ne pouvais pas accepter pour une raison ou pour une autre, elle me dit :

—Si vous faisiez des confitures d'oranges? Je vous fournirai des fruits pour commencer, je trouverai des personnes qui vous en donneront d'autres, et mes amies, à ma prière, achèteront vos confitures.

Ce projet ne m'inspirait pas beaucoup de confiance; mais je ne pouvais, sans la désobliger, me refuser à l'essayer. Mon amie ne m'abandonna pas; je reçus des fruits en abondance; elle me fit vendre des confitures à ses amies, puis à ses connaissances; enfin, mon mari, me voyant si courageuse, reprit un peu d'énergie. Il allait aux plantations chercher les oranges que l'on me donnait; plus tard, je les achetai, et grâce au débit qu'avaient mes confitures nous pouvions vivre.

Cette industrie fut cependant la cause de la mort de mon pauvre Justin. C'était en automne; il était parti un matin pour aller à une plantation chercher des oranges. C'était à six milles de l'endroit où nous demeurions. Il devait revenir le lendemain.

Je ne l'ai jamais revu.

Voyant que son absence se prolongeait, je partis pour aller au-devant de lui; je me rendis jusqu'à la plantation—on ne l'y avait pas vu. Toutes mes recherches, toutes celles de mes connaissances, toutes celles des propriétaires de l'orangerie où il devait se rendre, n'aboutirent à rien.

Ma bonne amie vint encore à mon secours; elle m'offrit d'être l'intitutrice de ses enfants; je demeure encore chez elle.

Le printemps suivant—six mois environ après la disparition de mon mari—on trouva dans un marais, à moitié chemin entre notre ancienne demeure et la plantation, le cadavre d'un homme—ce que les vautours et les caïmans en avaient laissé.

Je vis les habits et je les reconnus.

Docteur, c'est ainsi que mon mari est mort. J'ai encore son chapeau et, ajouta-t-elle en baisant la tête,—détail navrant pour qui avait connu autrefois cette famille—on m'en avait fait l'aumône: il était de beaucoup trop grand pour lui.

QUEBECQUOISE.

FANTASIE QUÉBÉCQUOISE.

Le temps qui change tout change aussi nos humeurs; Chaque âge a ses plaisirs, son humeur et ses mœurs.

Il n'est rien en effet dans la vie que le temps dans sa course ne modifie de quelque manière; il est entr'autres choses le consolateur suprême de toutes les douleurs, dont il amène insensiblement l'oubli et, comme tel, est un don de la Divinité. L'on croit d'abord que le coup qui nous frappe laissera une plaie toujours béante; que rien au monde ne pourra désormais en diminuer l'intensité; qu'enfin, il sera d'une éternelle durée. C'est un sentiment profond, que l'expérience seule vient à démentir, quand plus tard il ne nous en reste plus qu'un triste souvenir, qui disparaît souvent lui-même à mesure qu'il s'éloigne emporté par le temps.

Il change donc bien l'homme, puisque celui-ci ne songe plus, après quelques années, quelques mois peut-être, à ce qui jadis brisa son cœur, fit couler ses larmes, provoqua ses plaintes et ses gémissements. Il ne s'exerce pas moins puissamment sur notre caractère, qu'il change d'âge en âge, que sur nos sentiments. La tendre enfance est joyeuse et insouciant, heureuse et riante; les vicissitudes de la vie, qu'entraînent avec elles les années, n'ont pas encore flétri sa grâce naïve et touchante: elle sourit au présent sans jamais prévoir l'avenir. Tout, autour d'elle, éveille sa curiosité, pique son intérêt, lui procure de l'amusement, entretient son facile bonheur, quelque minime qu'en soit la cause. C'est bien l'âge des Grâces, des jeux et des ris, celui de l'ancien Cupidon, dieu de l'amour, et surtout de l'oubli.

Mais ses ans s'écoulent, lentement d'abord, et avec eux varient ses goûts et ses penchants, qui ne sont plus les mêmes dans la seconde enfance. Celle-ci n'aime déjà plus ce qui faisait ses joies d'autrefois; ses forces croissantes appellent des plaisirs plus bruyants, des jeux plus hardis, les courses, les sauts, les gambades, tout ce qui exige le mouvement et la vie. Il tient la maison constamment en éveil, quand il ne fait pas de son village ou de son quartier le théâtre de ses ébats, de ses tours et de ses exploits souvent dangereux pour lui et les autres.

Rétif à la censure autant qu'ardent dans ses plaisirs, l'adolescent se montre revêché aux réprimandes, aux corrections, aux penchans et aux retenues du collège, sa prison d'état. Si la réflexion accompagnait ses ans, que de contrariétés il s'épargnerait! Mais, quoiqu'on fasse, le temps de se souvenir n'est pas encore venu, et l'oubli encore si prompt à son âge, l'en console entièrement. C'est alors que tous désespèrent

de le voir jamais paisible, rangé, assidu, appliqué à l'accomplissement de ses devoirs: comme si la nature exubérante de cette jeunesse première pouvait admettre la sagesse nécessaire de l'âge mûr; et l'on semble ignorer la puissance du temps qui calme tôt ou tard les caractères les plus fougues.

Mais pendant que l'on déplore ses écarts du devoir, le jeune homme sent son âme émue des plus généreux sentiments s'élever jusqu'aux plus nobles dévouements, capables des plus grands sacrifices, sans arrière-pensée d'intérêt ni de récompense; c'est lui qui forme les meilleures armées, les soldats dévoués, qui s'offrent volontiers à la mort quand la patrie semble perdue. Pourquoi, pour le prouver, réveillerai-je de leur poudre les trois cents Fabius, morts sauveurs de Rome, ou Léonidas et les siens, ou la légion Thébaine, jeunesse qui périt jusqu'au dernier homme sur le tombeau de la liberté d'Athènes? Villemarie, maintenant la superbe Montréal, allait disparaître la première par le fer et le feu de la grande armée Iroquoise, qui avait juré sa perte et celle de toute la Nouvelle-France, quand Dollard des Ormeaux et seize compagnons d'armes se lèvent pour sauver la Colonie en mourant eux-mêmes d'une mort inévitable! Dollard, qui commande l'entreprise, compte à peine vingt-cinq ans, ainsi que Jacques Brassier, Nicolas Tillemont, Nicolas Josselin et Simon Grenet; Robert Jurée et François Crusson en ont vingt-quatre; Jacques Boisseau, vingt-trois; Louis Martin, vingt-et-un; Christophe Augier et Jean Lecompte, vingt-six; Laurent Hébert, Etienne Robin et Jean Valets, vingt-sept; Jean Tavernier, vingt-huit ans; René Doussin, trente, et Anolié de Lestres, le plus âgé, en a trente-et-un. Tous ont la générosité et l'intrépidité de la jeunesse.

Je m'éloigne du genre exigé, en scrutant le sujet au lieu de tout effleurer sans rien approfondir. On parle ici d'ériger sur notre pont un château de glace comme on a fait à Montréal. L'un de ses beaux effets serait sans doute au moment où il romperait sa base et s'effondrait tout à coup dans le fleuve, convert de ses débris: tel qu'un castel du moyen âge tombant sous les coups du premier canon. C'est encore un effet du temps qui effaça les châteaux comme tout le reste.

L'époque des louages de maisons est arrivée; comme on aime le changement! Tout en abhorrant le déménagement, chacun cherche à se mettre mieux qu'il n'était auparavant. L'un abandonne son logement parcequ'il est trop froid, rarement, si jamais, parce qu'il est trop chaud; l'autre, parce que le sien est trop petit; un autre parcequ'il est trop grand; un autre à cause du prix trop élevé; d'autres enfin, parceque..... mais je ne finirais pas à en donner toutes les raisons.

Cependant l'on n'est encore qu'au temps des visites à domicile; c'est vous, mesdames, qui êtes volontairement chargées de cette partie

des affaires de vos maris ; la bonne nature semble vous avoir prédisposées pour cet office : nous l'en remercions tous les printemps. Encore deux mois, et les rues se couvriront de ménages plus ou moins endommagés, voyageant vers le nouveau domicile. C'est alors que les charrettes lourdement chargées se croisent et se rencontrent dans les rues, que les trottoirs s'encombrent de meubles, que leurs propriétaires les emménagent à force de bras, que les conducteurs vocifèrent contre leurs bêtes plus paisibles qu'eux. C'est alors que tout reprend vie et mouvement dans la cité ; c'est son premier éveil de son long sommeil d'hiver ; c'est enfin le printemps, et avec lui le réveil de toute la nature. Image de l'enfance, cette époque de l'année est comme elle, pleine de vie et de mouvements, d'espérances et d'illusions, que la blanche vieillesse, l'hiver de la vie, viendra éteindre et dissiper. Mais la nature renouvelle sans cesse ses quatre âges, tandis que pour nous, mortels, l'hiver n'a plus de printemps.

DELTA.

Québec, février 1884.

MODES DU JOUR

Le public, surtout le public féminin, aime à connaître un peu à l'avance ce qui sera porté à la saison nouvelle ; aussi ai-je cru bien faire en profitant de l'invitation qui avait été envoyée au *Journal*, de la part d'une maison de gros de Montréal, de visiter les importations faites en vue de la saison du Printemps de 1884 ; par ce moyen nos lectrices auront un avant-goût des articles qu'elles verront sous peu dans les magasins de détail.

Au premier étage se trouvent la bonneterie pour femmes et enfants, les jerseys, les robes confectionnées et un assortiment des plus complets de chapeaux de dames, en paille nue et garnie, et de formes de chapeaux. Cet étage est réservé, quant aux articles de modes, aux qualités ordinaires et communes.

Au deuxième étage on entre de suite dans la haute fantaisie ; les chapeaux sont des patrons les plus nouveaux ; ils ont déjà été adoptés sur le continent par les maisons les plus renommées. Les formes, cette année, sont plus élevées de couronnes et plus larges de bords que celles de l'année dernière ; elles offrent plus de place à la garniture et supporteront très bien plumes, fleurs et rubans. Quelques-unes rappellent encore la forme jockey, mais ce sont les moins nombreuses. Les styles qui certainement seront les plus demandés sont ceux des époques Henri II et Henri IV ; mais en dehors de ces nouveautés nous avons remarqué un nombre considérable de charmants modèles ; nous ne pouvons donner les noms de tous, mais nous signalerons ceux qui, dans notre opinion, sont appelés à la plus grande vogue. En chapeaux ronds : *Pierson, Carmen, Rival, Rhona, Maud, Countess, Hyde-Park, Beaumont, Dover, Lucia, Brent-Wood, Beverley, West-Point, Jeroma, Cadette, Lawrey, Gironde.*

En chapeaux fermés, il faut citer les formes *Dora, Caprice, Ruth, Fedora, Corani* et celles portant les Nos 84, 351 et 355 ; ces dernières surtout son charmantes.

En chapeaux pour enfants nous signalerons les nouveautés : *Canopy, Tonquin, Pinwheel, Elsie, The Dell, Lawn, Cygnet, Star, Surf Blossom, Pansy et Social*, dont quelques-unes sont des bijoux de bon goût. En

paille d'Italie, la forme *Pamela* domine toujours, quoiqu'elle ait plus d'un demi-siècle d'existence.

Les soieries pour modes et pour robes n'offrent, cette année, rien de bien particulier ; la saison sera évidemment dans son ensemble d'un aspect assez sobre. Comme pour les rubans, la faille et le satin tiendront la tête dans ce département ; les fantaisies rayées, reversibles, brochées velours continueront, pour les toilettes riches, à être employées.

Au second étage nous trouvons également les manteaux importés. De très jolis modèles ont été créés cette année et tous tendent à la diminution des patrons. La mode est aux dolmans courts, en étoffe de laine légère ou en satin rhadaman ; nous avons également remarqué quelques caracos espagnols, prenant les épaules et finissant presque au milieu du dos ; le modèle est joli mais un peu excentrique. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les manteaux européens, c'est la continuation de l'emploi des perles de jais ; jamais nous n'en avons vu autant ; la mode semble avoir adopté le jais d'une manière permanente : sa vogue n'a jamais été aussi longue. La chenille, sous toutes les formes, est également employée sur une vaste échelle et c'est justice, car elle forme une garniture aussi riche qu'élégante.

La troisième étage est consacré spécialement à tous les articles de garnitures ; les passementeries en chenille, en jais, pour robes, chapeaux et manteaux, occupent un espace considérable, les dessins en sont nombreux et les quantités importées prouvent suffisamment que ces articles seront très employés ce printemps.

Nous avons beaucoup admiré des fantaisies, en frange, en pompon, en brandebourg, en chenilles de couleurs, d'une douceur très grande et d'un emploi très facile ; nous en verrons certainement une grande quantité sur les robes et les chapeaux.

En rubans, il faut l'avouer, il y a peu de nouveautés. On se repose quelque peu des variations de ces dernières années ; les rubans en faille et satin seront les plus employés, quoique le velours sera en demande au commencement de la saison. Les rubans sont d'une fantaisie moins grande que pendant les saisons précédentes ; tant mieux, car ils ne doivent que jouer un rôle secondaire dans la toilette. Les couleurs principales sont celles que nous avons déjà indiquées pour les pailles.

En bijouteries pour chapeaux, la nacre sera préférée aux fantaisies métalliques et les épingles seront plus en faveur que les boucles. Enfin, à cet étage on trouve un choix considérable d'en-tous-cas, de tous prix et de toutes grandeurs.

L'importance prise par le département des fleurs et des plumes a fait consacrer tout un étage, le quatrième, à cette branche importante des articles de modes. En plumes, les panaches seront plus portés que les amazones, et le noir sera plus en faveur que jamais. On craint même, par les demandes considérables qui ont été faites de plumes noires, que les stocks ne soient trop promptement épuisés et que les plumes de belles qualités ne deviennent rares sur place d'ici à peu de temps. Les couleurs principales en plumes seront : argent, ardoise, bège, tabac, paille, crème, grenat, ciel et coquelicot. En plumes de fantaisie, très à la mode, nous avons remarqué des pompons autruche et marabout et des pompons autruche et aigrette, avec oiseau-mouche.

Les fleurs seront également très portées ; la forme des chapeaux en permettent l'emploi, le genre monture sera surtout adopté.

En terminant nous devons adresser nos remerciements sincères à Messieurs Thomas May & Cie. pour l'amabilité avec laquelle ils nous ont autorisé de visiter leurs magasins.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE"

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

III

L'ARRET IRRÉVOCABLE

(Suite.)

Pendant ce temps, le curé était arrivé à la maison de Gaspard.

Au dehors, près de la porte, un cheval, couvert de sueur et de poussière, était attaché à un anneau de fer scellé dans le mur.

Il n'était pas difficile de voir que l'animal avait fourni une longue course.

Le curé s'arrêta pour le considérer. Dans les petits villages, les moindres incidents ont leur importance et provoquent des commentaires.

— Quelque visite ? se dit l'abbé à part lui, en entrant dans la cour.

Une femme filait sur le seuil de l'habitation. Elle leva la tête.

— Ah ! monsieur le curé, dit-elle en courant au prêtre et en lui prenant la main qu'elle baisa avec effusion et respect.

— Ne te dérange point, Anastasie, et n'interromps point ton travail. Ton maître est-il chez lui ?

— Oui, monsieur le curé, il est dans la grande chambre je crois, répondit la fileuse, qui s'était rassise et faisait tourner vivement son fuseau pour rattraper le temps perdu.

— Est-il seul ?

— Non, un étranger vient d'arriver.

— D'où ?

— Je ne sais, monsieur le curé ; de Salamancue, je crois.

— Étrange coïncidence, murmura le vieillard.

Et, sans demander plus d'explications, il entra et gravit aussi vite qu'il put les sept marches de l'escalier. Il trouva Gaspard assis dans un fauteuil, une lettre à la main. Près de lui se tenait debout un homme, aussi couvert de poussière que le cheval attaché à l'anneau de fer.

— Pardonnez-moi, senor Gaspard, dit l'abbé, mais votre fils...

Pour toute réponse Gaspard lui tendit la lettre.

— Lisez, dit-il.

Le curé s'empara du papier, et ses yeux en parcoururent avidement le contenu. Voici ce qu'il lut :

"Gaspard, j'ai deux mauvaises nouvelles à t'annoncer. Toutes deux concernent ton fils. Une nouvelle folie l'a fait arrêter. Pourquoi te le cacher ? Entre amis on se doit la vérité. D'ailleurs, c'est sa faute. Un alcade l'a surpris dans une maison de jeu. Ton fils a insulté le représentant de la loi. Condamné à l'amende et ne pouvant la payer, il aurait infailliblement passé tout le printemps en prison. Je l'ai tiré de là. Je l'ai fait pour toi, non pour lui, car je sais que c'est un jeune homme de qui l'on a peu de chose à attendre. Hier a eu lieu le tirage au sort des miliciens. Ton fils a eu un mauvais numéro, il sera soldat ; ce ne sera pas un mal pour lui. La discipline militaire est souvent le meilleur remède pour redresser ces caractères intraitables. Le sergent, qui est chargé de conduire au régiment

les recrues de ton village, doit arriver ici dans quelques heures. Je me suis entendu avec l'alcade pour remettre ton fils entre les mains du sous-officier. De la sorte, il n'aura pas l'occasion de se dérober, comme il en est capable, et d'aggraver sa situation en s'exposant à la peine des réfractaires. Le sergent partira d'ici avec lui pour la Chênaie; il y sera demain. Tu feras de ton fils ce que tu voudras. Adieu.

— Ton ami,
— PEDRO.

— Ainsi, dit le curé en rendant la lettre, c'est aujourd'hui que vous l'attendez?

— Il paraît, répondit froidement le père de Diégo.

S'adressant ensuite à l'homme qui se trouvait à quelques pas de lui et, le chapeau à la main, se disposait à partir :

— Dis à ton maître, ajouta-t-il, que je le remercie de la peine qu'il a prise, mais qu'il veuille bien à l'avenir ne plus s'inquiéter de mon fils.

En même temps, et tandis qu'il reconduisait le messager, il cria dans l'escalier :

— Anastasie, donne à boire à cet homme.

Le curé et le père de Diégo restèrent seuls dans la chambre. Ils gardèrent un moment le silence.

Enfin l'abbé fit quelque pas en avant et, posant doucement la main sur l'épaule de Gaspard :

— Qu'allez-vous faire de votre fils? demanda-t-il.

— Rien.

— Vous voulez donc l'abandonner à son sort?

— Quand un arbre se tord, on l'arrache, ou bien on le laisse pousser comme il veut.

— Non, on le redresse.

— Il est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard, surtout quand il s'agit d'un homme dont le cœur n'est pas fermé à la foi.

— Et si cet homme n'a ni cœur ni foi?

— Diégo est votre fils, c'est votre sang qui coule dans ses veines. Pourquoi lui refuser votre aide au moment où il en a le plus besoin?

— N'en parlons plus.

— Au contraire, pardonnez-moi d'insister. Je suis venu pour vous parler de lui, je parlerai. Vous ne sauriez prétendre que moi, qui ai charge d'âmes dans ce village, je reste indifférent aux maux de mon prochain, et, qui plus est, de mes ouailles. Je suis prêtre, et j'ai pour mission de veiller à votre salut plus encore qu'au mien. Vous souffrez, Gaspard, ne dites pas non, et vos souffrances ont pour cause la fierté de votre caractère. Cette fierté vous fait oublier vos devoirs; c'est à moi de vous les rappeler, quelque importunes que puissent vous paraître mes représentations.

Gaspard lança au vieillard un regard flamboyant. L'abbé répondit à cette menace tacite par un sourire de mansuétude.

— Vous parlez haut, monsieur le curé.

— Je fais mon devoir, faites le vôtre.

— Vous oubliez mon âge, mes cheveux blancs.

— Non, mais pour le prêtre tous les hommes sont égaux; il n'y a ni vieillards ni jeunes gens, ni riches ni pauvres, ni grands ni petits; il n'y a que des enfants de la misère, des pécheurs qui doivent se repentir et s'humilier pour se réconcilier avec Dieu qu'ils ont offensé. Qu'ai-je à faire sur la terre, moi prêtre, si ce n'est de pleurer pour les malheureux, de prier pour les coupables, de leur montrer la route du bonheur en leur enseignant la paix de l'âme, en portant le fer rouge dans leurs plaies morales, dans la gangrène du cœur, cent fois pire que celle du corps? Un abîme s'est ouvert entre le père et le fils, je les vois chacun de leur côté au bord du gouffre, et vous voudriez m'empêcher de courir à eux,

de les retenir quand ils vont se perdre, dussé-je me perdre avec eux?

Le curé avait prononcé ces paroles d'un ton naturel, sans emphase, mais avec une fermeté qui avait stupéfié Gaspard. Celui-ci, les yeux fixes, passait de temps à autre sa main sur son front, et donnait tous les signes de sa colère concentrée. L'abbé s'était arrêté, puis, allant vers la porte, il l'avait fermée et avait mis la clef dans sa poche.

— Je ne veux, après tout, que vous rendre heureux, vous et votre fils, reprit-il en se plaçant devant Gaspard. Je veux ramener dans cette demeure la paix que vous en avez bannie l'un et l'autre. Je veux accomplir la dernière volonté d'une mère. Je veux enfin avoir avec vous une explication amicale, mais franche, loyale et catégorique.

Gaspard était pâle comme la mort. Il s'était d'abord redressé sous les reproches du prêtre, mais, pris d'un tremblement nerveux, il était retombé dans son fauteuil.

— Soit, dit-il, parlons avec calme. Vous voulez réveiller en moi des souvenirs douloureux. Vous savez qu'il y a vingt ans j'ai tué un homme, que cet homme était un bandit, que ce bandit avait assassiné mon père, que cet assassin était le frère de ma femme. C'est elle qui, en me cachant l'existence de ce scélérat et sa parenté avec lui, a fait mon malheur et celui de son fils; elle a manqué de confiance en moi; elle a craint qu'un honnête homme ne refusât de lui donner sa main, après la lui avoir promise, et lorsqu'un aveu d'elle n'aurait fait que la rendre plus sacrée à mes yeux, puisque je l'aurais vue plus malheureuse. Quand ce secret qu'elle m'a caché ne m'a révélé que la plus fatale des circonstances, quand je tenais le bandit au bout de ma carabine, qu'a-t-elle fait? Elle n'a vu dans son mari que le meurtrier de son frère. Qu'ai-je fait, moi? Je n'ai plus reconnu en elle que la sœur de l'assassin de mon père. Pouvais-je agir autrement? Depuis ce jour, ses regards évitèrent les miens. Son silence, sa contrainte ne purent que m'aigrir davantage. Notre fils, né la nuit même où commença mon malheur, suivit l'exemple de sa mère; comme elle, il n'a cessé de fuir ma présence; comme elle, il n'a vu en moi qu'un étranger. Angèle ne m'aimait pas, elle ne m'a jamais aimé. Quand elle a consenti à m'accorder sa main, elle n'a voulu qu'une chose: arracher sa mère aveugle à la misère.

Gaspard ne put continuer, sa voix s'étouffait dans sa poitrine. Il cacha son visage dans ses mains. Le curé, lui aussi, était fortement ému.

— Votre femme, dit-il, était une sainte. Toute sa vie n'a été qu'un long martyre. Malheureux ceux qui s'unissent sans se comprendre. Angèle a succombé sous le poids de sa douleur. Mais vous, Gaspard, vous pouvez encore retrouver le bonheur perdu. Il vous reste un fils. Rendez-le heureux, vous vous rendrez heureux vous-même. Ouvrez-lui vos bras, ses baisers ramèneront la paix dans votre cœur.

— Jamais! s'écria Gaspard avec un geste de répulsion. Enfant, il m'a fui; homme, il m'a manqué de respect. A aucune époque, il n'a connu l'amour filial. Rappelez-vous le passé; relisez cette lettre, et vous approuverez ma conduite.

— On voit une paille dans l'œil d'autrui quand on ne voit pas une poutre dans le sien.

Je ne vous comprends pas.

— Je m'explique. Votre fils n'a pas rencontré en vous l'amour paternel. Il en devait être ainsi, puisque vous ne vous êtes point occupé de son éducation. Ne vous récriez pas. Depuis sa naissance vous l'avez traité avec dureté. Le pauvre enfant a cherché auprès de sa mère cet

amour que vous lui refusiez. Il n'a fait qu'obéir à une loi de la nature en chérissant celle qui l'attirait, en craignant et évitant celui qui le repoussait. Ceux qui, comme vous, croient qu'il ne faut montrer aux enfants qu'un visage sévère se trompent et portent tôt ou tard la peine de leur erreur. Un père doit être l'ami de son fils, ami prudent et tolérant. Diégo n'a trouvé chez vous que froideur et aversion. Vous n'avez point été un père pour lui, pourquoi lui reprochez-vous de n'avoir jamais été un fils pour vous?

— Donc vous croyez que je suis cause de tout ce qui est arrivé?

— Je le crois.

— Vous oubliez qu'il y a un crime qui nous a toujours séparés.

— Je n'oublie rien. Votre fils n'a rien de commun avec l'assassin de son grand-père. Aussi ai-je le droit et le devoir de vous dire: il est temps que cette lutte entre vous et lui prenne fin.

— Encore une fois, il est trop tard.

— Le fils prodigue était plus coupable que le vôtre, et pourtant, après de nombreuses années, quand il revint chez lui, il fut accueilli par son père avec des transports de joie.

— Ce père n'avait point les mêmes sujets de ressentiment que moi.

— Il était père, rien de plus. Pourquoi refusez-vous de l'être?

— Pourquoi refuse-t-il de se conduire en fils? Apprenez-lui à remplir ses devoirs, etc...

— Et en attendant vous le laisserez partir pour l'année.

— Il en reviendra meilleur. D'ailleurs il n'a que ce qu'il mérite.

— Y songez-vous? Une guerre fratricide ravage l'Espagne. Votre fils...

— Mon fils ira servir son pays; vaut-il mieux que d'autres?

Le curé s'arrêta un moment pour le regarder.

— Ainsi, dit-il avec un accent de douleur, vous voulez qu'il parte, vous voulez qu'il meure?

Puis élevant la voix :

— C'est ce que nous verrons: sa mère m'a chargé de veiller sur lui. Ne pas faire la volonté des morts c'est outrager Dieu.

— Vous agirez comme vous voudrez.

— Oui, j'agirai, dit le prêtre en essuyant une larme. J'irai, s'il le faut, de porte en porte demander l'aumône. Qui sait? Peut-être se trouvera-t-il ailleurs qu'ici un père qui fera pour votre fils ce que vous refusez de faire vous-même, malheureux esclave de vos passions et de votre orgueil.

— Monsieur le curé, interrompit Gaspard avec un geste d'impatience, brisons là: je ne réponds plus de moi, si vous continuez sur ce ton.

L'abbé Juan comprit que sa dernière parole avait pu paraître offensante. Il se radoucit.

— Si ce que j'ai dit, répliqua-t-il, a pu vous blesser, pardonnez-moi. J'aime votre fils comme j'ai aimé sa mère, comme je vous aime. Mon cœur se déchire à la pensée de voir partir cet enfant. Je le vois s'en aller à pied par les montagnes couvertes de neige, mourant de froid et de faim, courant le risque de tomber dans les précipices ou dans les embuscades ennemies, pendant que vous serez, vous, paisiblement assis au coin de votre feu. Oui, je frémis à l'idée que, tandis votre fils sera peut-être couché, blessé ou expirant sur un champ de bataille, par une nuit glacée de décembre, vous n'aurez pour lui ni un souvenir, ni une parole de pitié. Non, non, Gaspard, cela n'est pas possible, je ne puis pas croire que vous ayez le cœur si dur, si mauvais...
(A continuer.)